

**Prix spécial du jury, prix de la nouvelle
de science-fiction SEMOY 2012**

Laurent SALIPANTE

Entre les choses

« Bonjour Sébastien, nous sommes ton cancer. »

Ce sont par ces mots que mon petit frère a été contacté la première fois. Depuis qu'il n'est plus là, je continue à me rendre sur son blog. Parfois, nous bavardons un peu. Il ne parle pas beaucoup et tient souvent des propos étranges. Mais est-ce vraiment lui ? Il me répète de ne rien dire aux parents. Bien sûr que je ne dis rien. Une grande sœur ne cafte pas. De toute manière, ils ne comprendraient pas. Maman est encore sous le choc de sa disparition. Toute la journée, elle récure, dégraisse, savonne et rince le sol, les murs, les meubles. Cette satanée pluie ne cesse plus de nous tomber dessus. Elle n'aide pas à entretenir la maison. Il y en a toujours un peu qui s'infiltré par les interstices des fenêtres. Papa n'est plus le même. Il est devenu tellement petit. À croire que le chagrin l'a fait rétrécir. Et il pleure.

Souvent. Le jour. La nuit. Dans son lit sous la couette, aux toilettes. Il ne le quitte d'ailleurs presque plus, son lit. Alors non, je ne leur dis rien de mes conversations avec Sébastien, ni de ce qu'il s'est passé.

Tout a commencé à leur retour du cabinet médical. En réalité, cela a débuté bien avant, m'écrit Sébastien. Le temps est différent. Il répète souvent ça. Différent de quoi ? Je ne comprends pas. Pas plus qu'il n'a compris au début, pourquoi il devait mourir.

Il était presque midi. J'avais préparé une omelette comme je sais si bien les faire, avec de la crème fraîche et des champignons. Sébastien adorait ça. En entendant la porte d'entrée s'ouvrir, je me précipitai. Mon élan fut stoppé net. Je me figeai.

— Pourquoi ? Demanda mon petit frère à maman. Qu'est-ce que j'ai fait ?

— Mais rien, mon trésor. Tu n'as rien fait du tout.

Du haut de ses dix ans, Sébastien voyait bien les larmes retenues qui faisaient briller les yeux de maman. Et il se sentait fautif.

Sur le palier, aucun d'eux n'avait encore ôté sa veste. Papa prit maman dans ses bras et tendit la main à Sébastien pour qu'il se joigne au câlin. Il pleurait aussi. Pas à cause de ce que le docteur avait dit. Il pleurait de voir nos parents si tristes. Ensuite, Papa se tourna vers moi. Il m'invita à les rejoindre. Je ne voulais pas. J'avais peur.

Dès ce jour, les consultations à l'hôpital cessèrent. Papa resta travailler à la maison. Maman prit un congé de longue durée. Toute la journée, elle demeurait avec Sébastien. Ils lisaient des histoires, jouaient aux petits chevaux, aux dames, allaient se promener quand le temps le permettait. Moi aussi, j'avais voulu rester. Mais, rien à

faire. Il me fallait embrasser Sébastien tous les matins en songeant qu'il ne serait peut-être plus là à mon retour. En revenant du collège, je ne l'appelais pas, ni regardais mes parents. Je fonçais droit sur sa chambre. Et son sourire m'accueillait, toujours. Et je le serrais contre moi, longtemps. Ensuite, je ne manquais jamais de l'embêter. Ses cheveux repoussaient et ça lui faisait comme du duvet. Je me moquais. C'est tout doux, comme des poils de chat. Je lui disais ça en lui caressant la tête. Il me donnait une tape sur la main et on rigolait. Moi, j'aimais bien son look boule de billard. Avec les années, sa peau avait tanné. Et je m'étais rendu compte que c'était la même que partout ailleurs. Quand il avait chaud, il rougissait non seulement des joues, mais du crâne. C'était drôle.

Puis, vint un soir où Sébastien ne sourit pas.

— Qu'est-ce qu'il se passe ?

— C'est maman. Elle m'a pris mon ordi.

— Quoi ?

J'étais étonnée, mais surtout scandalisée.

Maman savait qu'il adorait surfer sur le net, discuter avec ses copains sur Facebook. Il avait même créé un blog. Plutôt sympa, d'ailleurs. Avec pas mal d'idioties glanées sur YouTube et d'autres sites, des images marrantes. Des trucs de son âge, quoi. Des photos aussi. De lui, essentiellement. Ça, j'aimais moins. Sébastien y semblait plus maigre et plus pâle qu'en vrai. Une rubrique était consacrée à son quotidien. Celui d'un enfant de dix ans qui échange des blagues nulles avec ses camarades, écoute du hip-hop, parle du dernier blockbuster à l'affiche et se réjouit que ses séances de chimio soient enfin terminées.

Comment maman avait-elle pu priver Sébastien de son ordinateur ? Hors de moi, j'enfonçai la porte de la

chambre des parents. Elle se tenait assise sur le rebord du lit, courbée, le visage entre les mains. Le bras de papa lui entourait les épaules.

— Pourquoi vous lui faites ça ? C'est dégueulasse !

Maman se leva d'un bond en m'agrippant. Elle me tira jusqu'à l'ordinateur. Il reposait sur la table de nuit telle une pièce à conviction.

— Regarde.

La page d'accueil du blog.

— Et alors, c'est quoi le problème ? Criai-je. Tout le monde a un...

— Lis !

Je lus, et n'en revins pas :

NOUS/ *Bonjour Sébastien, nous sommes ton cancer.*

La suite était tout aussi surréaliste :

SÉBASTIEN/ *Comment vous pouvez m'écrire si vous êtes à l'intérieur de moi ?*

NOUS/ *Pas à l'intérieur. Entre toi.*

SÉBASTIEN/ *Entre ? Comment ?*

NOUS/ *Comme la vie.*

SÉBASTIEN/ *Alors, pourquoi je suis malade ?*

NOUS/ *Tu n'es pas malade, Sébastien.*

SÉBASTIEN/ *Le cancer, c'est une maladie. Et c'est grave. Le docteur l'a dit.*

NOUS/ *Ce que vous appelez cancer, c'est notre façon de vous dire bonjour.*

— Tu étais au courant, toi ? Me demanda maman.

— Je te jure que non.

J'étais plus troublée que furieuse. Qui pouvait être assez ignoble pour jouer un tour aussi sordide ? Et ce pseudo ? Nous. Bizarre.

— Je vais appeler la police, décida papa.

Il se leva, déterminé et maman fondit en larmes.

Pour ma part, j'avais une autre explication. Et si le seul responsable était Sébastien lui-même ? Personne n'avait su lui dire pourquoi il était malade, pourquoi il allait mourir. Alors, il en cherchait les causes ailleurs. Bien sûr, je gardai cette théorie pour moi. Mais cela me convainquit de prêter mon ordinateur à Sébastien. Si ça lui faisait du bien, je ne voulais pas l'en priver. Ça sert à ça aussi les grandes sœurs.

Le soir, Sébastien prit donc l'habitude de me retrouver dans ma chambre. La plupart du temps, il échangeait avec d'autres enfants. Ils étaient nombreux. Malades pour la plupart, certains gravement.

Je lui demandais à chaque fois s'il souhait rester seul. Unique manière d'après moi pour qu'il parle à son cancer. Il refusait. Ainsi, qu'elle ne fut pas ma surprise lorsque la cinquième nuit, il fut de nouveau contacté. J'en fus pétrifiée.

SÉBASTIEN/ *D'où vous venez ?*

NOUS/ *Des confins de l'espace et du temps. Nous sommes partout.*

SÉBASTIEN/ *Pourquoi vous êtes sur Terre ?*

NOUS/ *Pour comprendre d'où nous venons justement. Vous nous intéressez beaucoup.*

SÉBASTIEN/ *Les humains sont pas intéressants.*

NOUS/ *Notre civilisation est si ancienne qu'il nous est impossible de nous souvenir de nos origines. Nous pensons que nous vous ressemblions, il y a très longtemps.*

SÉBASTIEN/ *Vous dites tout le temps nous. Vous êtes nombreux ?*

NOUS/ *Nous sommes sans nombre.*

SÉBASTIEN/ *Et pourquoi ne parler qu'à moi ?*

NOUS/ *Nous parlons à tout le monde.*

SÉBASTIEN/ *Je suis le seul à vous entendre ?*

NOUS/ *Tout le monde nous entend. Mais les humains sont contradictoires. Ils attendent et espèrent d'entrer en contact avec nous mais quand nous disons bonjour, ils prennent peur.*

Je n'en tenais plus. J'arrachai le clavier des mains de Sébastien.

SÉBASTIEN/ *Laissez mon petit frère tranquille !*

NOUS/ *Bonjour Bénédicte.*

Un frisson glacé me dressa les poils de la nuque.

Le lendemain, les parents étaient dans le salon. Un policier leur parlait à voix basse en pianotant l'ordinateur de Sébastien. Je m'éclipsai dans la salle de bain. Je restai ensuite un moment sous la douche à ausculter mon corps, ma peau. J'avais du mal à respirer. Contrairement à maman, j'étais convaincu que Nous ne cachait pas un prédateur sexuel. J'en venais malgré moi à accepter l'existence de ces êtres venus des confins de l'espace-temps. Je me souvenais de cette scène dans un vieux western où un Indien tend la main pour imiter l'homme blanc qui veut le saluer. Mais il reste comme ça, idiot, sans la lui serrer. Le cancer, c'est ça. Une cellule qui reproduit ce que fait sa voisine, mais avec maladresse. C'est ce qu'ils font, ce qu'ils sont. Ils veulent nous parler, mais ne savent pas s'y prendre.

À moins que ce ne soit nous, les Indiens.

Sans prendre le temps de me couvrir d'une serviette, je me précipitai dans ma chambre, sur le blog. J'espérais que le cancer serait en ligne.

Il m'attendait.

NOUS/ *Bonjour, Bénédicte.*

BÉNÉDICTE/ *Il faut tout arrêter ! Vous faites mourir beaucoup de gens.*

NOUS/ *Mourir ?*

BÉNÉDICTE/ *Oui. Vous allez faire mourir mon petit frère.*

NOUS/ *Mourir ?*

Le cancer se déconnecta sans prévenir. Je n'ai plus eu l'occasion de lui reparler depuis. Le temps viendra.

La nuit suivante, Sébastien vint me voir. Il ne se rua pas comme à son habitude sur l'ordinateur. Il demeura sur le seuil, à moitié caché dans la pénombre, droit comme un soldat au garde-à-vous.

— Je vais partir, m'informa-t-il, solennel. Avec eux.

— Partir, mais... où ça ?

— Dans le noir. Là où l'Homme ne voit pas. Entre toutes les planètes de toutes les étoiles de toutes les galaxies. C'est ici et c'est là-bas. Partout entre le visible.

Était-ce Sébastien qui cherchait à me faire peur où eux qui parlaient par sa bouche? Que devais-je faire ? Viendraient-ils le prendre en vaisseau spatial pour vivre... *là-bas* ? Je ne pouvais pas sérieusement l'envisager. Mon petit frère comprit mes doutes, au mot près.

— Leurs vaisseaux sont les espaces vides entre les atomes de nos cellules, ceux des bactéries, de la pierre, de la pluie, du soleil et des poussières. Partout où il y a des espaces à remplir d'énergie. Et du vide, ils m'ont dit qu'il y en a partout, entre tout ce qui existe.

Ce n'était plus Sébastien que se tenait en face de moi. Il est déjà mort, pensai-je avec effroi.

— Je ne veux pas que tu partes, Sébastien. Tu vas me manquer.

— Ils ne veulent pas que tu sois triste. Ils viennent ce soir. Et plus tard, ils viendront te chercher aussi. Ils viendront tous nous prendre.

Nous restâmes un moment sans parler. Pour dire quoi ? Assis sur le lit, devant la fenêtre, on se lova l'un contre l'autre. Nos reflets se détachaient à peine de la pluie qui tombait de l'autre côté dans la nuit. Sébastien avait l'air paisible. Moi, j'allais perdre mon petit frère pourtant, seul un détail ridicule me perturbait.

— Nous, on n'est pas fait comme eux. On est humain, on vit sur la terre ferme. On ne peut pas vivre dans le vide entre les choses.

— On vit déjà entre les choses. Mais comme on ne les voit pas, on ne le sait pas.

Dehors, le vent se levait. L'eau frappa au carreau.

— Ce sont eux.

Sébastien ouvrit la fenêtre en grand et la pluie poussée par une rafale s'engouffra. Il enjamba le rebord et sauta dans le jardin.

— Attends-moi ! lui criai-je avant de traverser à mon tour.

Je fus vite trempée. Sébastien courrait à toute jambe. Je le suivis dix minutes sans parvenir à le rattraper et nous nous éloignâmes de la maison. La pluie se densifiait, battait contre mon visage, collait mes cheveux. L'eau était devenue un rideau épais, impénétrable. Bientôt, je ne vis plus à trois mètres. Et je perdis sa trace.

On chercha dans le fond des rivières, dans les fossés, dans toute la ville et les bois alentour. On ne le retrouva jamais.

Sébastien fut le premier. Depuis, il pleut sans arrêt et d'autres sont partis. La police soupçonne un tueur en série, mais ils se trompent. Chaque fois que l'eau ou une

branche cogne au carreau, je me tiens prête et songe aux vides. Mon petit frère est désormais avec ces êtres venus d'ailleurs, si loin et si près à la fois, dans un temps différent. Il se trouve maintenant là où je le rejoindrai bientôt, là où ils ont promis de tous nous conduire. Entre les choses.